

# Visages du siècle

## Adolphe Poisson

L'année où Adolphe Poisson publie son dernier recueil de poésies, "Chants du soir", en 1917", il confie à la plaque sensible de la caméra le soin de conserver, pour les générations futures, les traits physiques de celui qui a déjà livré sur papier les secrets de sa personnalité.

Voyez sa photo : le faux-col droit, cerclé d'une cravate de soie noire à large noeud et la forte moustache tombante indiquent qu'il est bien d'un autre temps.

Dans ses yeux, si profonds, si vifs, qui regardent au loin, on y devine l'amateur de livres; le poète qui se délecte d'une ode aussi bien que d'une belle scène de la nature; l'écrivain qui peut rire sans cesser d'instruire; le citoyen ardent qui ne manque jamais une occasion de louer sa patrie; le penseur qui, au-delà des velléités de son emploi de registrateur, contemple un monde intérieur hors des limites de l'espace et du temps.

Poète des humbles, poète du coeur, modeste de caractère et de taille (il ne mesurait pas cinq pieds et demi), Adolphe Poisson a connu une carrière littéraire qui couvre presque un demi-siècle, lui qui a sacrifié bien des loisirs pour perpétuer dans son pays le culte de la littérature et l'amour de la langue française.

Il est né le 14 mars 1849, à Gentilly, de l'union de ses parents, Édouard Modeste Poisson, médecin, et Caroline Delphine Buteau. Il a à peine deux ans lorsque sa famille laisse les rives du grand fleuve pour s'établir à Arthabaska. C'est dans ce site enchanteur que l'enfant grandit et c'est sans doute le spectacle journalier d'une belle nature qui développe en lui le tempérament poétique.

À l'âge de 12 ans, il commence ses études au Séminaire de Québec. En 1873, après des études à Laval, il est admis à la pratique du droit. La même année, il remplace son père comme registrateur du comté d'Arthabaska, charge qui ne l'empêche pas, malgré son commerce de tous les jours avec la prose des notaires, de courtiser avec succès les muses.

Sa carrière littéraire pourrait se diviser en deux périodes : pendant la première, de 1868 à 1880, il collabore à plusieurs revues et journaux, dont L'Union des Cantons de l'est; pendant la seconde, de 1880 à 1917, il s'occupe plus activement à préparer l'oeuvre qu'il laissera à la prospérité.

Ce «fils de Crémazie» a écrit quatre recueils de poésies : "Chants Canadiens" (1880); "Heures perdues" (1894), "Sous les pins" (1902; considéré comme son meilleur ouvrage) et "Chants du soir" (1917).

Il convient de rappeler ici que l'apparition d'un volume de poésies canadiennes est un événement littéraire à une époque où la contribution des poètes d'ici aux lettres est encore fort mince. À plus forte raison quand le succès des "Heures perdues" commande une seconde édition, fait inusité dans les annales de la poésie canadienne.

Ce poète à l'inspiration calme et facile écrit aussi des paroles de chanson, mises en musique par son frère Roméo (1852-1914), dont l'une est entendue pour une soirée donnée en faveur de la nouvelle église Saint-Christophe. (Roméo sera d'ailleurs organiste à l'église pendant de nombreuses années; il est le père de Roland, violoniste, et de Jacques Gérard, ténor célèbre)

Conférencier d'honneur en maintes circonstances, Adolphe possède, au témoignage de ses contemporains, un grand talent de "diseur".

Son travail littéraire est remarqué par les grandes institutions culturelles. En 1894, il est choisi, à l'unanimité, membre de la Société royale du Canada, la principale société littéraire du pays. La même année, l'Université Laval lui décerne un doctorat en littérature honoris causa.

Malgré ses succès, il n'en continue pas moins à remplir sa modeste fonction de registrateur et à s'adonner aux charges de la vie paroissiale. Il est élu au poste de marguillier en 1902.

En 1918, il perd sa femme, Amélie Côté, qu'il a épousée trente ans plus tôt. En 1921, il entre à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska où il ne quittera plus son

lit. Après plus d'une année de maladie, il s'éteint le 22 avril 1922, à l'âge de 73 ans. Il est inhumé au cimetière de l'église Saint-Christophe d'Arthabaska.

*«Ainsi que tu as voulu, en paix parmi les tiens,*

*Tu reposes, poète, au pays des érables,*

*Et l'écho vibre encore au charme inaltérable,*

*Qu'en nos âmes versaient tes doux "chants canadiens"..."*

(Alphonse Désilets, en hommage à son ami Adolphe Poisson)

«Il n'est que juste d'inscrire sur la liste des poètes de chez nous qui ne doivent pas mourir tout entiers le nom si loyal et si aimé du Barde des Bois-Français», écrit l'auteur et critique littéraire Mgr Camille Roy, dans le Canada-Français.

En 1950, le frère Louis Victor rédige une thèse - un ouvrage remarquable de plus de 200 pages - à son sujet, en vue de l'obtention du doctorat en philosophie et présentée à la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa.

Un an plus tard, une plaque commémorative est dévoilée devant sa résidence, sur la rue Laurier Ouest, en 1951.

Par ce geste, la Commission des monuments historiques de la province de Québec rend un hommage national à Adolphe Poisson, que l'on peut aisément imaginer, à l'ombre des trois pins, rois de son parterre.

*«O Pins, vous survivrez à mon humble mémoire*

*Et quand je dormirai dans l'oubli des vivants,*

*Que rien ne restera de mon pâle grimoire.*

*Vous couvrirez mon toit de vos rameaux mouvants..."*

(Adolphe Poisson, "Sous les pins")

Références : "Adolphe Poisson, le barde d'Arthabaska", par Frère Louis-Victor s.c.

(Photo : Courtoisie des Archives nationales du Québec)

